

Ces temps sont durs, n'est-ce pas grand-père?

Autor(en): **Landry, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung**

Band (Jahr): **22 (1944)**

Heft 4

PDF erstellt am: **17.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-722470>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ces temps sont durs, n'est-ce pas grand-père?

On les oublie! Avec les préoccupations du monde en guerre, on ne pense plus à eux. Ils sont là, dans leur vieillesse hochant et dodelinant de la tête. Ils lisent parfois les journaux, écoutent la radio, mais restent sceptiques. Ils en ont tant vu depuis ces décades où petits enfants, ils allaient dans les chemins creux, sur la route cahoteuse, où jeunes hommes, ils ont frappé du poing sur la vieille table d'auberge et appelé d'un ton rogue la sommelière rougissante. Puis les ans ont passé, en 1918 ils ont suspendu l'arme, cette compagne fidèle des bons et des mauvais jours, croyant que la sentinelle de pierre érigée sur ce passage du Jura bernois, si connu parce que si souvent foulé, resterait seule des ans et encore des ans à veiller sur le pays. Mais voilà, le glaive a frappé les peuples. Les nations se sont levées. Le sol a tremblé sous les lourds canons et les armées motorisées, les armées de terre, de mer et des airs se sont heurtées dans les fracas cyclopéens de la bataille. Il y a eu des milliers de morts et il y a des millions de morts.

Tout cela c'est l'existence. Les heures lourdes du soir de la vie ressassent les pensées amères.

* * *

Il redonnait une chanson sur ce chemin de l'hiver. Les feuilles sont tombées et le vent a corné novembre.

— Vous chantez, grand-père?

— Je chante, car plus la vie est rude, plus il faut chanter. Il reprit de sa voix chevrottante „Mon cœur palpitait d'espérance . . .

C'était une vieille romance de soldat.

— Nous l'avons chantée là-bas dans les cantonnements quand nous rentrions, vieux landsturm, après une pénible journée. C'était en 1918 nous savions la paix prochaine.

— Vous aimez cette chanson parce qu'elle vous rappelle la fin de la guerre?

— Oui l'armistice quel souvenir, quel moment inoubliable, ultime minute où nos cœurs ont éclaté de bonheur, où nous avons pu hurler notre joie. Je voudrais revivre cet instant mais, je le sais les cloches d'allégresse sonneront et nous renaîtrons à l'espérance.

— Dieu vous entende grand-père!

* * *

Ce qui tracasse Achille, ce sont les cartes de rationnement.

— De notre temps dit-il nous ne connaissions pas toute cette paperasse. Quelle invention, quelle complication. Figurez-vous que maintenant, il faut me remettre à lire les journaux, à parcourir les avis, les annonces sans quoi je m'embrouille.

J'essaye d'expliquer que le rationnement a été introduit par suite de l'arrêt de nos importations et pour éviter la famine. Il ne veut rien entendre.

— Si les hommes avaient un peu moins la folie des grandeurs, l'orgueil de paraître ils vivraient plus simplement et se contenteraient de peu. Mais voilà, il faut l'automobile, les vacances, les voyages, une robe pour chaque saison, des bijoux pour les dames, des dîners plantureux, des mets recherchés.

Il verrait bien lui, si on allait toujours le tourmenter, s'il ne continuerait pas sa vie tranquille. Toutes ces chinoïseries font mourir les gens.

Avouons-le, Achille a de la peine à s'y mettre, à s'y retrouver dans ce labyrinthe du rationnement.

Un jour à la Coopérative, il s'est trompé de cartes. Il a tendu celle de savon et a demandé du sucre, à 75 ans, il est permis d'oublier ses lunettes. Des gamins ont ri, lui est devenu furieux.

— Sacrépants de gosses mal élevés. De notre temps on avait au moins le respect. Sa colère ensuite a passé sur les coupons fédéraux et officiels.

— Au diable ces bureaucrates...



Bon vieux grand-père

Un juron sonore a terminé la diatribe. Subitement calmé, il s'est repenti et a voulu faire pénitence :

C'est vrai a-t-il dit, on se plaint et on n'a pas la guerre!

Alors quand Achille s'emeut on lui répète simplement :

— Si nous avons la guerre? Vous avez lu, comme on a fusillé des vieillards de l'autre côté de la frontière?

Il comprend, il le sait bien, mais voilà on a son caractère, on ne le change pas à son âge.

* * *

Hans compte plus de 70 ans. Vaillant encore il aide son fils à travailler le domaine qu'il lui a loué.

— Mes terres dit-il sont mes terres, je ne les céderai qu'à ma mort.

Tous les matins il fauche, il gouverne le bétail et le soir il traite les vaches.

— Il faut tout leur faire à ces jeunes ajoute-t-il en parlant de son fils.

Ce qui l'horripile c'est la perte de ses libertés. Pour le paysan il n'y a plus d'indépendance. Tout cela a pris la poudre d'escampette. Adieu les beaux vers du poète romanche.

Voici mon roc, voici ma terre
Je suis le seul maître ici-bas.

Dans le village, on ne fait pas attention aux propos de Hans. On pense de lui:

— Redresse-t-on un vieil arbre recourbé? C'est impossible. Allez donc changer des habitudes de 40—50 ans.

Pour cette raison lorsque Hans dit:

Qu'ils viennent cultiver eux-mêmes les champs, récolter le foin, traire les vaches, labourer sans chevaux parce qu'ils sont au service militaire, personne ne s'en prend.

C'est une manie chez lui de se plaindre de l'autorité. Mais Hans a été heureux que „ceux de Berne“ aient édicté une loi qui pour une fois l'a protégé. Voilà l'histoire!

On était en octobre . . . les feuilles jaunissaient. Ce vieux terrien contemplant ce paysage familier, le domaine de ses pères devenu le sien par sa force, sa sueur, sa volonté. Et puis il avait ce champ qu'il louait depuis quinze ans à sa tante morte, il y a quelques mois, doyenne du village. Il achèterait ce pré aux héritiers puis le cultiverait mieux encore. Ah le temps est bon pour ceux qui besognent!

Il n'avait pas compté sur la turpitude, l'attrait et la puissance des pièces trébuchantes et sonnantes et lorsqu'il a voulu s'approcher du principal héritier, le notaire avait déjà passé acte avec un paysan plus entreprenant, plus audacieux que lui. Hans n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Le tromper lui à son âge. Quel coup! On allait voir si la justice . . . Il partit pour Berne dans son long manteau noir. Les feuilles tombaient. L'hiver approchait.

Il rentra content, la loi le protégeait!

Aussi lorsque dans la commune, on raconte qu'il faut livrer le foin Hans ne répond plus:

— Qu'ils viennent le prendre eux-mêmes! mais simplement:

— On fera ce qu'on pourra.

Ce langage présume toute une révolution dans ce cerveau de vieil agriculteur obstiné, enraciné dans la terre sacrée d'une liberté avec laquelle il n'a jamais transigé!

— Ces temps sont durs, n'est-ce pas grand-père? Le croyez-vous?

— Non, ils ont toujours été ainsi. Les jeunes s'imaginent qu'il n'y a qu'à vivre, se laisser végéter. Quelle erreur! Dans l'existence, il faut lutter, ne jamais se lasser, braver l'adversité, vaincre la difficulté, s'élancer en avant toujours. Tenez, en ai-je vécu des jours sombres. J'ai passé les crises horlogères sans chômage, sans secours, nous avons souffert. Lorsque ces dernières années, avant la guerre, on m'a dit:

— „Vous êtes trop vieux . . .“ Mon cœur se serra, j'avais de la peine à respirer, il semblait que la vie allait cesser au moment même. Mais ne sommes-nous pas des hommes, n'avons-nous pas la volonté de réussir, de triompher? On nous promet une assurance vieillesse, je n'y crois pas trop, mais nous vivrons quand même bien que tout soit problématique . . . il y a toujours des âmes compatissantes en ce monde. Non ces temps ne sont pas durs parce qu'ils sont ceux de l'espérance et de la foi!

— Je vous admire grand-père.

* * *

On les oublie! La guerre les efface. Pourtant quelle sagesse dans leurs propos, quelle simplicité dans leurs cœurs.

H. Landry.